

PLUTO PAR CŒUR

CHER MONSIEUR
PAGÈS, MERCI DE
VOTRE ENVOI

OUTRE LE FAIT QUE NOUS PORTONS UN
INTÉRÊT COMMUN AU SORT DE NOS
PAUVRES POULETS DE BATTERIE...



AU POINT de VOULOIR EN SURLIGNER
LES PASSAGES dont je VOULAIS
ME RAPPELER...

J'ai FORT GOÛTÉ LA PLUPART de
VOS SAYNÈTES



LEFRÈRE THOUKON

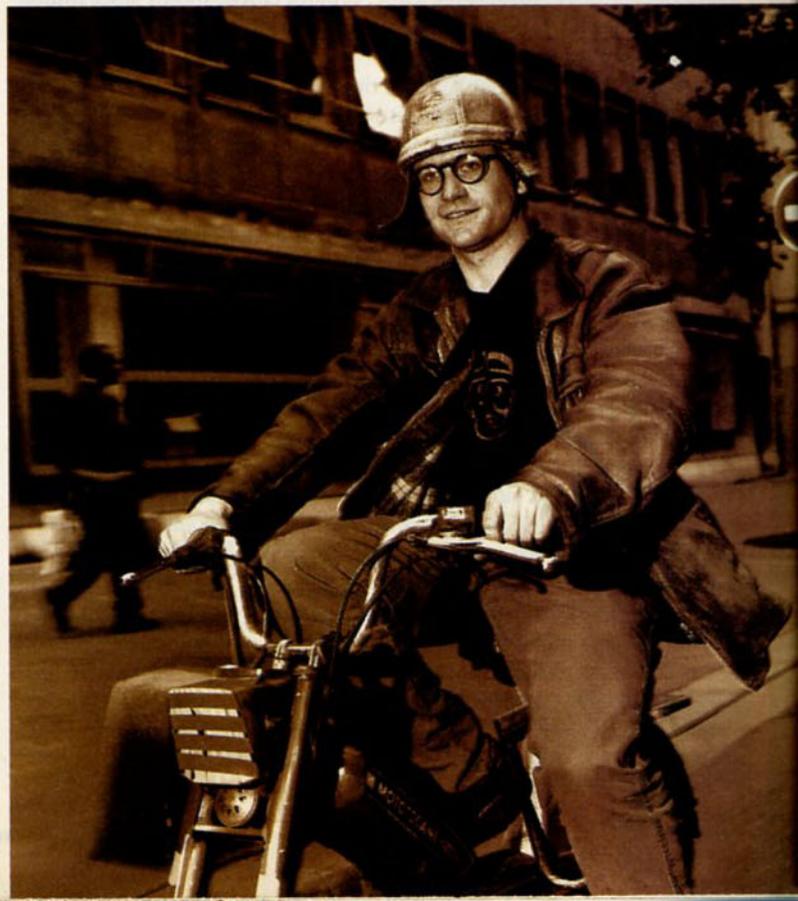
De l'influence des mobylettes sur la production littéraire

Yves Pagès
fait partie d'une
génération
d'écrivains
en cours
d'émergence,
plus exigeants,
plus rigoureux
que ceux
auxquels l'édition
nous a habitués
pendant quelques
décennies.

"Les neuf dixièmes des idées que j'ai trouvées, affirme Yves Pagès, fort de quatorze années de mob sur le bitume parisien, je les ai trouvées en roulant. Parce que dans ces moments-là, on est à la fois très concentré sur ce qui se passe et en même temps, la conscience est flottante, beaucoup plus libre." C'est sans doute comme ça qu'est née la dernière partie de *Plutôt que rien*, l'histoire anodine d'un coursier anonyme, qu'une intempesive merde de pigeon va précipiter dans le mur avant qu'il ait eu le temps d'achever sa lettre de démission. Rien, à peine un fait divers, un incident de circulation plus ou moins mortel, avec n'importe qui pour victime, pas même un entrefilet dans le journal, mais trente pages tout de même, les trente dernières, dans le dernier livre d'Yves Pagès.

Contrairement à bon nombre d'auteurs qui s'obstinent à vouloir publier immédiatement, Pagès, 31 ans, a eu la prudence d'attendre un peu avant d'envoyer un manuscrit aux éditeurs. *"La première chose que j'aie écrite, raconte-t-il, s'intitulait Défloraison, c'était un roman ado pubertaire bourré de trucs incestueux que j'avais fait taper à la machine par ma mère."* Suivront deux autres manuscrits qui rejoindront le même obscur tiroir avant que leur auteur ne se décide à envoyer un texte, le quatrième, donc, aux éditeurs. Ce sera *La Police des sentiments*, publié chez Denoël en 1990 : l'histoire d'un type devenu amnésique après un attentat, qui tombe entre les pattes d'un commissaire de police dont il devient l'indicateur au nom d'une théorie paradoxale selon laquelle *"le jour où tout le monde sera flic ou indic verra l'avènement de la société sans classe ni Etat"*. En parallèle à ces considérations, on trouve également dans ce livre une mutinerie sexuelle dans une prison et un trafic illicite d'organes. C'est après cette mise en bouche que Pagès se lance dans un travail

fondamental qui va faire de lui réellement un écrivain. Pagès : *"Je voulais comprendre en quoi l'œuvre de Céline me semblait subversive, alors que la presque totalité de son décorum apparent paraît profondément conservatrice et passiste. C'était aussi pour moi une forme d'introspection de mes goûts littéraires. Il se trouve que j'ai plutôt des affinités libertaires et je voulais comprendre pourquoi mes goûts me portaient plutôt vers des auteurs dont les idéaux se situaient aux antipodes."* Sous la direction d'Henri Godard, Pagès se lance alors dans la rédaction d'une thèse sur Céline, qu'il remaniera ensuite pour en faire, aux éditions du Seuil, *Les Fictions du politique chez L.-F. Céline*, probablement l'un des travaux les plus pertinents écrits sur l'auteur de *Mort à crédit*. *"J'ai cherché à montrer que chez Céline, tout ce qui était libertaire, rebelle et subversif était issu d'une énorme maturation mentale de la France depuis la Commune, maturation prise par Céline au moment même où elle est fauchée par la Première ●●●"*



●●● *Guerre mondiale. Céline n'a jamais été anarchiste, mais il porte constamment le deuil de l'anarchie.* Même s'il n'est pas toujours entièrement convaincant, *Les Fictions du politique* a le mérite d'être la seule analyse systématique produite à ce jour par un écrivain français dans le but explicite de se confronter à LA question qui hante la littérature française : avec Céline dans le rôle du roi mort rendant impuissants les écrivains de ce pays à produire quoi que ce soit de notable, Pagès-Hamlet ouvrait le testament sulfureux, recréant au passage tout un monde méconnu de rebelles, terroristes, prédicateurs anars et communautaires fourriéristes dont il est frappant de constater aujourd'hui que les préoccupations littéraires sont immédiates et plongent dans la tradition rabelaisienne. Ainsi au tout début de ce siècle, bien avant Dos Passos et Steinbeck, émergeait en France une tradition littéraire du "trimard", du déclassé qu'on n'avait pas encore étiqueté "SDF", tradition qui remettait en cause les conventions du roman classique. Sans doute ne saurons-nous jamais ce que tout cela aurait donné si la guerre et *L'Union sacrée*, ce fameux consensus né dans les tranchées de Verdun, n'étaient pas venus réduire ce courant au silence pour une part, au butoir antisémite célinien de l'autre. *Plutôt que rien* peut aussi être vu comme une sorte de prolongement de ce travail sur Céline, prolongement moins académique et plus littéraire, tentative pour se libérer du poids paradoxal d'une histoire disparue.

Trois récits s'y succèdent, qu'a priori rien ne lie, le parcours de trois "non-héros". Un médecin, dirigeant l'Institut des Rhinites Aiguës, qui embauche des chômeurs en fin de droits pour étudier sur eux les mystérieux effets du rhume et se livre en leur présence à un soliloque délirant qui donne à Pagès l'occasion d'une envolée stylistique absolument virtuose ; le fils d'un soldat inconnu qui durant les trois quarts du siècle va collectionner les dépêches et les informations non productives et enfin le coursier au destin tragique. Pour échapper à l'étau social qui l'enserme, chacun de ces trois personnages se débat à sa manière, dans un grand élan de révolte passive, la seule acceptable, consistant à démissionner de tout.

Le premier narrateur du livre est un "je" anonyme à qui l'on a demandé d'identifier le corps de son père dans un charnier de la guerre de 14. Seulement voilà, comme il dit, "*Là-bas, mon père, il y en avait cent mille.*" D'où l'idée de s'en choisir un au hasard, "*assez ressemblant*" tant qu'à faire, pour remplir le caveau familial. Après tout, pourquoi pas : "*Si ce n'est pas le vrai de vrai, on s'en moque, le faux du vrai le vaut bien autant, surtout depuis qu'on fabrique des semblants de pieds et de mains en bois massif ou en tôle automobile pour remettre au travail les mutilés.*" Dès le départ, donc, le ton est donné : le siècle s'ouvre sur la rupture massive, totale et sans rémission, avec la mémoire et la filiation. Ce que nous appelons l'Histoire ne sera désormais plus qu'une rapide assumption du faux, de la greffe, de la mutilation des corps et des consciences – bref, l'assumption de la communication dans ce qu'elle a de plus concentrationnaire. Après l'enterrement de son "père", le narrateur commence à écrire sa lettre de



La littérature semble s'éveiller à une sorte de non-héroïsme libérateur.

suicide, mais voici que, par trouille, paresse de passer à l'acte, ou refus de céder au mélodrame, cette lettre va durer tout le siècle, se transformer progressivement en chronique de l'époque, une sorte de collector des nouvelles sans importance grâce auxquelles nous allons voir se mettre en place de manière définitive le monde inauguré dans les fosses communes

de Verdun. Techniques de mort et contrôle de gestion industrielle de la procréation vont vite se confondre, dans ce journal intime privilégiant le collage de l'information publique et brossant progressivement le tableau d'une époque de cauchemar : 8 février 1924, première chambre à gaz expérimentée, non pas à Berlin, mais au Texas, sur un délinquant d'origine chinoise. 17 août 1924, apparition des expressions "français moyen" (dans un discours d'Edouard Herriot en vacances) et "soutien-gorge" (dans le dictionnaire Larousse). 23 février 1930 : premiers tests d'exécution en masse, toujours aux États-Unis, via la mise au point d'un "*procédé d'abattage standard permettant aux bœufs d'être saignés en toute inconscience*". 11 avril 1933 : "*Les jurés du tribunal de Colombia (USA) concèdent un sursis de trois mois à*

Beatrice Snipes, le temps d'allaiter son enfant avant de passer à la chaise électrique." La même année en URSS, le Soviétique Milanov met au point un vagin artificiel destiné à recueillir le sperme des étalons. Et ça continue avec "*86 256 procès de stérilisation auprès des tribunaux eugéniques allemands*" en 1934, la mise au point d'un nouveau jeu de l'Oie où "*en tombant sur les cases Travail, Famille, Patrie, l'enfant comme l'adulte aura le droit de rejouer*", la création en 1938 par un médecin mussolinien de la technique de soin par électrochocs, la mise à la disposition par les nazis d'un quota de cobayes juifs au laboratoire pharmaceutique Bayer. Etc., jusqu'à l'ouverture d'une "fosse commune" dans les Halles en 74 pour des raisons commerciales, la réouverture à grand renfort de publicité d'un lieu d'exposition funéraire peu fréquenté (le Panthéon, mai 81). Etc., donc, sans que l'on puisse savoir ce qui ressort de l'invention de l'auteur, ou de la documentation d'archives. "*De l'arbitraire, conclut le narrateur, on croit être sorti, pourtant c'est partout la même chose*" dans un monde où "*la statistique a été inventée pour mesurer des dispersions d'individus*".

Depuis que nous vivons tous peu ou prou la même chose, dans cette espèce de vaste présent post-historique, la littérature semble s'éveiller à une sorte de non-héroïsme libérateur. D'où le titre, avec le verbe "écrire" en hors champ : écrire "plutôt que rien", écrire puisqu'il ne reste rien – ou peut-être, maintenant que les illusions se sont dissipées, puisqu'il n'y a jamais rien eu, sinon l'horreur –, écrire pour qu'enfin quelque chose adienne qui nous libère de cette répétition infinie que nous appelons l'Histoire. La littérature se situerait ainsi non pas contre, ni au-delà du reality show et de ses tentatives d'héroïser l'individu commun, mais bien quinze coudées en deçà, là où il ne se passe rien ou pas grand-chose, dans une zone où l'imagination le dispute au néant et à la flemme. Seul remède efficace contre la société de simulation (le vrai nom de la communication) qui fait de nous des coursiers et des pigeons, des "agents de transmission" transportant des plis anonymes et des maladies inconnues. "*Tous ces trucs qu'il transporte sans savoir quoi ni pour qui, auxquels il n'a pas accès. Mais il est coursier de quelque chose de beaucoup plus fondamental en lui, qui est la conscience, et, tandis qu'il roule, en transportant ses paquets, dans sa tête il rédige sa lettre de démission.*" **Marc Weitzmann** Photo Franck Courtès

Plutôt que rien (Julliard), 250 p., 85 F.

LA CHRONIQUE de Michèle Bernstein

PIGEON MON AMI...

Yves Pagès, PLUTÔT QUE RIEN. Julliard, 161 pp., 85 F.

Pigeon, mon semblable, mon frère. D'ailleurs, arrivée au quatrième quart de *Plutôt que rien*, je m'aperçois que le pigeon n'est autre qu'une espèce animale de journaliste. Car le pigeon répand d'un point à l'autre du globe toutes sortes de virus et microbes néfastes, mortels. *Et de fait, le diseur de nouvelles n'a rien à envier au messenger précédent, lui non plus ne présente jamais les symptômes de ce qu'il communique. Tous les événements passent par sa bouche (...) sans qu'il se sente jamais visé par le moindre de ses diagnostics.* Notez bien que ce n'est pas l'auteur qui parle, mais le locuteur du second texte de son livre, dont on peut supposer qu'il est fou comme un coucou. Trois textes: «Testaments», «Mental Test», et «Autopsie». Qui en principe n'ont rien à voir l'un avec l'autre, sauf qu'entre eux court le pigeon précité, et tous les

avancent en parallèle. Ces monologues successifs coupés d'informations vraies ou *fauxsemblables* sont d'une efficacité redoutable; et si la démarche littéraire vous fait penser à *Berlin Alexanderplatz* (entre autres), tant mieux: le procédé, comme le pigeon, appartient à celui qui sait s'en servir. Contrairement à la douce naïveté du premier, le second locuteur, celui de «Mental Test», manie le langage de nos élites intellectuelles (il n'en est pas moins dérangé pour autant). C'est une sommité médicale, quelque chose comme un *crâniologue*. En d'autres temps et d'autres avatars il eût, dit-il, palpé phrénologiquement les bosses crâniennes, et plus tard, il aurait défini le faciès racial du Noir, de l'Asiate ou du Juif, bref, il eût été une ordure... Aujourd'hui, le voici «*Q-iste du bas-âge désœuvré, du licenciement perpétuel et des prolétaires en miettes.*» Bref, c'est lui qui propose à des chômeurs en fin de

bons motifs que l'on peut avoir de trouver cette vie absurde, la société mauvaise et notre condition humaine insupportable (adjectifs interchangeables). Mais la force d'Yves Pagès est faite d'ironie plus que de véhémence. Le héros de «Testaments», fils d'artilleur colomphile, a 20 ans en 1919 et cherche sur le champ de bataille le cadavre de son père, et de cadavre il lui en faut un, *autrement le doute pourrait durer sans arrêt sans finir et l'Etat garder sa pension.* Après deux mois dans le charnier, il désigne un mort au hasard (c'est le *Devoir*): inhumation en grande pompe. Et rédige son premier testament, après suicide il ira, c'est logique, rejoindre son géniteur dans la fosse commune. De suicide repoussé en suicide envisagé, nous aurons des testaments jusqu'à l'après 68. Accro de l'information, colombophile à son tour, il sera torturé en 1942 pour possession de pigeons voyageurs, se retrouvera affamé dans un asile, enverra ses propres dépêches aux agences de presse, et finira par recevoir les nouvelles mondiales grâce à ses radio-dents que les électrochocs ont rendues TSF. Parfaitement! Comme ce *Simplicissimus* de nos grandes guerres aime dater ses écrits, et les prouver, par des coupures de presse et des statistiques, c'est un fou dans un monde fou qui

droit, contre une faible rémunération, de se laisser inoculer une faible maladie, le rhume de cerveau. A toutes fins d'étude et de traitement. C'est l'IRA, Institut de la rhinite aiguë. Déroulant sa logique obsessionnelle, marabout-bout-de-ficelle, de l'emploi salarié à l'emploi de cobaye (cochons d'Inde condamnés à mort, et médecins auto-inoculés), des camps de concentration aux chaises électriques, voici un nouveau tour du monde en quatre-vingts degrés de noirceur. Au fait, vous voulez une bonne nouvelle? Le rhume de cerveau ne se guérit pas, il passe tout seul, comme l'enfance. Si vous pensez que c'est une bonne nouvelle. Celle d'*Autopsie* ne dit rien, il est déjà mort le coursier qui a reçu dans l'œil une fiente de pigeon qui l'envoya dans le décor. Ou plutôt dans l'affiche, image de faux amour. Mais le texte détaille toutes les bonnes raisons qu'il avait de mourir, ce jour-là autant qu'un autre. Et nous connaissons son mot de la fin: «*Et merde.*» Ajoute l'auteur: *La chose peut s'entendre de deux manières, soit sous la forme abrégée d'un regret tardif, soit comme une invitation triomphale à se taire. Ce n'est pas dit qu'il faille toujours trancher.* Si cette seule citation ne vous donne pas envie de lire le roman d'Yves Pagès, que pourrait-on dire de mieux que le coursier.

Michel Houellebecq, Yves Pagès, Jérôme Beaujour

Romans Des héros dégoûtés de la vie. Des situations absurdes, cruelles ou dérisoires. Sur les traces de Sartre, trois auteurs ont la nausée.

La révulsion permanente

Trente ans et des poussières. La mélancolie diluée dans le sang. L'ennui collé à la peau. Le sentiment de traîner « une existence pâteuse et manquée ». En 1938, Jean-Paul Sartre crache sa *Nausée*, pour trouver « une morale du salut par l'art ». La femme qu'il aime a disparu. Il se sent possédé d'une névrose : laid, l'idéal en faillite. Banalité désespérante des rapports humains, prolifération des « salauds », volupté glauque à traîner au hasard des rues. Rage d'une vie dénuée de sens. « J'ai supporté aussi mal que possible le passage à l'âge d'homme. A 32 ans, je me sentais vieux comme le monde. » S'il accouche du journal intime de Roquentin, ce personnage d'intellectuel anéanti dans une ville de boue, c'est parce qu'il s'attache « avec une espèce d'acharnement à écrire : le seul but d'une existence absurde, c'était de produire une œuvre ».

Cinquante ans et des poussières ont passé. Le roman français, que d'aucuns qualifient (à tort) de sinistré sous le prétexte qu'il reflète une époque de sinistrose, accouche des mêmes confessions. La génération Prozac (1) a endossé la veste de Roquentin : elle cherche sa liberté par la mise en mots de son calvaire existentiel. Elle sublime son expérience métaphysique, conjure la répétition mécanique des gestes quotidiens et son dégoût des comédies sociales par l'écriture, avec l'espoir, comme Sartre, d'entrevoir à la fin une chance de s'accepter. D'atteindre « l'âge de raison ».

Faut-il trouver un chef de file à cette nouvelle vague de romanciers de la nausée ? Désignons, même si c'est arbitraire, Michel Houellebecq, dont le dernier roman — *Extension du domaine de la lutte* — se refèle de main en main depuis septembre

dernier, en dépit d'une couverture rébarbative. Houellebecq avait abattu ses cartes en 1991, dans un essai sur Lovecraft qui commençait par cette phrase : « La vie est douloureuse et décevante. Inutile, par conséquent, d'écrire de nouveaux romans réalistes. Sur la réalité en général, nous savons déjà à quoi nous en tenir et nous n'avons guère envie d'en apprendre davantage. L'humanité telle qu'elle est ne nous inspire plus qu'une curiosité mitigée. » (2) Lovecraft avait écrit que « l'âge adulte, c'est l'enfer ». Houellebecq entend le prouver par ce roman existentiel, à l'humour cruel, misogynne et misanthrope.

L'aventure dérisoire commence dans une soirée chez un collègue de travail, où « les deux boudins de service » alignent des platitudes et où « une connasse » se livre à un désastreux strip-tease. Le héros, analyste-programmateur dans une société de services en informatique, doté d'un joli pouvoir d'achat, mais dépourvu de charme et sujet à de fréquents accès dépressifs, vomit sur la moquette. Commentaire : « Je n'allais pas bien du tout, c'est clair. » Il regarde ses contemporains avec une lucidité amère, hargneuse, cocasse ; fustige les dentistes, qui ne pensent qu'« à arracher le plus de dents possibles afin de s'acheter des Mercedes à toit ouvrant », et les psychanalystes, « véritables ennemis de l'humanité ». Il s'en prend surtout à l'égoïsme qui a contaminé une société où la valeur de chacun se jauge à son efficacité économique et à son pouvoir de séduction (argent et sexe rois). Il condamne ce qu'il appelle le libéralisme sexuel, qui, comme le libéralisme économique, engendre des riches et des pauvres, des gagnants et des perdants. Les femmes s'y disputent les hommes beaux, les hommes s'y dispu-

Plutôt que rien,
d'Yves Pagès.

Ed. Julliard,
162 p., 85 F.

« Il ne reste rien, il n'y a que l'horreur. »



GASTALDO SPA / PRESS

Extension du domaine de la lutte, de Michel Houellebecq.
Ed. Maurice Nadeau, 181 p., 98 F.
« *Tout est moche dans l'amour.* »

tent les belles femmes, les laids sont condamnés à la misère sexuelle. Cette peinture mi-rageuse, mi-drolatique d'une société où « *tout est moche dans l'amour* », où « *les voisins voisinent, les collègues collèguent* », nous vaut quelques homériques saynètes : un Noël dans une boîte de nuit de La Roche-sur-Yon, un stage de fonctionnaires du ministère de l'Agriculture, une conversation près d'un distributeur automatique de boissons chaudes et un hypocrite discours d'adieu à un employé atteint par la limite d'âge. L'ingénieur-informaticien cherche une issue dans sa démarche littéraire. « *L'écriture ne soulage guère, dit-il. Elle retrace, elle délimite. La forme romanesque n'est pas conçue pour peindre le néant.* » Mais cette peinture de ses contemporains, quasi robotisés mais humains, si humains, n'a rien des images virtuelles dessinées à la souris d'ordinateur.

Yves Pagès, lui, écrit parce qu'« *il ne reste rien, qu'il n'y a que l'horreur, pour qu'enfin quelque chose nous advienne, pour que l'imagination nous tire du néant de la société de simulation* ». Constat lugubre : Dieu fait le mort depuis un petit siècle, l'âme « *s'est minéralisée* », les hommes sont condamnés d'avance à la pierre tombale, du berceau au tombeau, et se débattent pour « *quitter ce baignoire où l'on casse du caillou pour se forger le caractère* ». Dans *Plutôt que rien*, Yves Pagès délire sur trois élans de révolte. Trois destins non héroïques qui donnent lieu à des soliloques célestiens de haute voltige verbale.

Sur le ton d'un gamin bien élevé mais écoeuré au point qu'il en vomit depuis l'âge de 6 ans, Jérôme Beaujour, enfin, dénonce : la soumission de ses parents pour se hisser dans l'échelle sociale, les soirées télé (« *ras le bol de toute cette chérie !* »),

la difficulté à vivre avec quelqu'un sans déplaire, les rapports factices entretenus dans le boulot : propos d'une platitude à fuir avec un collègue devant la photocopieuse ou le distributeur de café, rumeurs malsaines, pots de départ à la retraite (scènes récurrentes de ces fictions du désespoir).

Tout dire pour Jérôme Beaujour, ce serait dire l'essentiel. Histoire d'oublier les discussions de cantine vertigineuses de vacuité et l'incommunicable de la frustration intime, d'exprimer entre les lignes son refus d'une fatalité de la solitude. Vivre, ce serait pour lui s'asseoir « *n'importe où dans la rue, engager la conversation avec n'importe qui, débarrassé de la chienlit du regard de l'autre* ». Ce serait « *ne pas avoir peur de passer pour un con et, au lieu d'aboyer partout pour se faire reconnaître, espérer au contraire qu'on vous confonde avec tout le monde* ». Ce serait échapper à cette « *sorte de perdition moderne où l'on ne rentre plus chez soi que pour prendre des tranquillisants, et le matin des starters pour repartir dans l'effervescence d'une ville aux activités devenues incompréhensibles, aux mœurs qui n'en sont plus, avec seulement de l'attraction et de la réputation...* ». Sur le plaisir de siroter son Nescafé dans la cuisine de sa mère, Beaujour s'attarde trois pages, calme répit. Sur la malédiction qu'il traîne depuis sa naissance, cette réticence à dévoiler quelque chose de lui, il disserte tout au long de ce livre, « *pour qu'on me lâche, pour ne plus avoir honte* ». Le roman est rédemption ●

Jean-Luc Douin

(1) Antidépresseur actuellement très prisé.

(2) Ed. du Rocher.

Suite de la déprime page suivante. ►

Tout dire, de Jérôme Beaujour. Ed. P.O.L., 144 p., 79 F.

« *Se débarrasser de la chienlit du regard de l'autre.* »



JULIE COLE

du recit, qu'on attire un peu et le temps manque. Il y a trop à faire pour qu'on s'offre le luxe de s'inter-

rial. A plusieurs reprises, Pierre Bergounioux écrit que ses person-

Pacc
l'oru

aventuriers
rio Paraña
heurte à la
que et ori-
es et de lit-
tine - par

ieuse, l'am-
vie durant,
es, qu'elles
, en est une
mère - une
ritannique -
e de tragédie
ix frontières
e aux Etats-
par Emma-
e, éd. Salvv,

AIN 1995



es, des romans,
oyez votre texte
en deux exem-

ristiane Baroche,
reynaud, Noëlle
celli, Jean-Marie
bbah, Roger Vri-

etc. Les textes pri-
ons.

gnature.
une écrivain, ainsi
à votre adresse,

chéant le nom
ersitaire.

ret.

Éditions, avec le
ie ou, à défaut, au

Drôles de solitudes

Trois destins portés par la musique grinçante d'Yves Pagès

PLUTÔT QUE RIEN

d'Yves Pagès.
Julliard, 161 p, 85 F.

R IEN de commun, *a priori*, entre un journaliste qui se raconte au fil de testaments successifs, un docteur « *ès têtes* » spécialiste des questions mal posées, et un coursier mélancolique victime d'un accident stupide sur le macadam parisien. Yves Pagès prend bien soin, d'ailleurs, de ne pas faire se croiser artificiellement les destins de ses personnages. Pourtant, pour séparées qu'elles soient dans des parties distinctes du roman, les trois histoires s'enchaînent logiquement, portées par la musique grinçante d'un écrivain qui nous avait déjà habitués dans ses précédents romans (1) à se jouer des conventions romanesques.

La réalité du monde afflige Yves Pagès. Aussi, sans pour autant la nier, il ne peut résister au plaisir de la subvertir. En ce sens, ce jeune romancier de trente et un ans est un manipulateur hors pair, qui pourrait fort bien, si l'envie lui en prenait, écrire des traités de stratégie. En outre, et c'est bien agréable, il serait vain de chercher chez lui la moindre trace de sensiblerie. Yves Pagès n'est pourtant pas un cynique prenant la pose, mais il s'oblige à garder ses distances.

De 1918 à aujourd'hui, le héros négativiste de *Testaments*, la première chronique de *Plutôt que rien* s'accommode plutôt bien que mal de son désir d'en finir avec l'existence. Il y a du André Frédérique chez ce rédacteur de dépêches d'agence qui tient son journal intime sous forme de codicilles, il est vrai que la Grande Guerre lui a laissé un arrière-goût de gaz dans les poumons, et qu'il n'a jamais compris pourquoi un mortel hârd n'avait jamais voulu de lui.

Après la fin des hostilités, il parti-

ra à la recherche de son père afin que ce dernier, disparu au champ d'honneur, ne fût pas privé de la citation et de la parcelle de monument aux morts auxquelles il pouvait légitimement prétendre. De quête lasse, il finira par adopter un cadavre peu ou prou ressemblant avec son géniteur. Comment, ensuite, n'aurait-il pas porté le deuil de lui-même en se muant en une espèce de greffier de toutes les folies et barbaries de la planète ?

Le médecin cancéreux de *Mental test* lutte, lui, contre la morosité de vivre en se réfugiant derrière un discours en apparence incohérent sur la seule maladie digne de ses recherches : le rhume de cerveau. Et c'est sans grand risque d'être démenti qu'il peut affirmer doctement : « *Si la guerre au rhume a été déclarée il y a plusieurs siècles, j'annonce aujourd'hui qu'elle est totalement perdue.* ». Il lui arrive tout de même de se souvenir parfois qu'un crabe ronge son corps : « *Le perpétuel rapport de forces du cancer tient à ce constat ridicule : sous la peau, il fait nuit et c'est en fermant les yeux qu'on commence à y voir clair, en retournant par défi le cuir de son visage comme un gant.* »

Les déjections animales, qui sont l'un des charmes des trottoirs parisiens, ne pouvaient qu'inspirer Yves Pagès. Ici, c'est un coursier en mobylette qui, aveuglé par une fiente de pigeon, perd la vie et retrouve par la même occasion une existence aux yeux de ceux pour qui il n'était qu'un petit métier en goguette. Un suicidaire increvable, un agonisant insatisfait et un mort ordinaire, telles sont les individualités dont Yves Pagès a peuplé son dernier carrefour des solitudes.

Pierre Drachline

(1) *La Police des sentiments* (Denoël, 1990) ; *Les Gauchers* (Julliard, 1993).

CA
de
Ga

S
bo
d'
dié
lur
to
cu
ma
jou
im
et
ter
Sai
tée
d'
mi
tea
d'
tio
co
fin
ge
«l
tu
es
cri
D'
un
de
cu
co
ve
mi
co
lec
bli
les
To
Lé
tet
du
Hé
ble
un
un
rai
en
ad
bi
de
ch